

A photograph of a woman's back and neck, seen from behind. Her hair is pulled up into a bun. Her skin is covered in numerous fine, dark scratches, suggesting a violent or abusive past. The lighting is dramatic, highlighting the texture of her skin against a dark background.

CHRYSTEL DUCHAMP

L'ART DU MEURTRE

SUSPENSE

« Sombre et claquant... Addictif ! »

Aujourd'hui en France

ARCHI
A
POCHE

DE LA MÊME AUTEURE

Le Sang des Belasko, L'Archipel, 2021.

CHRYSTEL DUCHAMP

L'ART DU
MEURTRE

roman

ARCHIPOCHE

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :
www.editionsarchipoche.com

Archipoche
34, rue des Bourdonnais
75001 Paris

ISBN 978-2-37735-889-2

Copyright © L'Archipel, 2020.

À mes parents, à mon frère.

I

*« Regarde autour de toi,
et souviens-toi que
tu n'es qu'un homme. »*

Tertullien

1

Fruits et riche vaisselle sur table

Le soleil se lève sur Paris. Hier soir, la météo a annoncé une nouvelle vague de canicule. Depuis le début de l'été, les températures ne cessent d'augmenter, frôlant parfois les quarante degrés. La nuit n'apporte aucun répit, maisons et appartements conservent entre leurs murs la chaleur accumulée durant le jour.

Dans cette rue, nombreuses sont les familles qui n'ont pu dormir, incommodées par le bruit des voitures provenant des fenêtres ouvertes. La vie reprend pourtant son cours, même si la fatigue se lit sur tous les visages.

À l'heure où ce quartier bourgeois s'éveille, un appartement reste plongé dans le calme et la pénombre. Une bougie posée sur un guéridon offre de timides lueurs à l'obscurité. La cire fond et coule dans un bougeoir ébréché. Le silence règne dans la salle à manger, interrompu chaque seconde par le tic-tac d'une horloge. Sur une grande table en chêne, sont disposés un vase – dans lequel fanent les roses d'un bouquet – et une corbeille – où pourrissent trois

pommes et deux poires. Les fruits dégagent une odeur pestilentielle qui se mêle à des effluves de tabac. Le premier quart d'un cigare cubain se consume, ses cendres rougeoyantes tombent dans une soucoupe en porcelaine qui fait office de cendrier. Un verre de vin a été renversé, comme si un invité, incapable de coordonner ses mouvements, avait déjà trop bu. Sur la nappe blanche, frappée de deux lettrines qu'une domestique a brodées avec soin, se dessine une large tache pourpre aux contours incertains.

La table est dressée pour dix convives, mais personne ne viendra. Aucune invitation n'a été envoyée. Seul le maître de maison participe à ce repas. Devant lui, une cuvée spéciale réservée aux grandes occasions décante dans une carafe. Son assiette est vide. Pas de foie gras, de caviar, ou de gigot d'agneau. Juste une couronne de laurier qui n'a rien à faire là.

L'homme est nu. De la tête aux pieds. Son ventre gras et luisant repose sur ses cuisses. Il doit avoir l'air ridicule, mais il s'en fiche. Au diable la fierté ! Être habillé est le cadet de ses soucis. Une seule chose le préoccupe : est-il encore vivant ?

Ses paupières se soulèvent. Un effort considérable. Il tente de s'habituer à la pénombre. Petit à petit, il distingue enfin l'endroit où il se trouve. Chez lui. Dans cette salle à manger où tant de réceptions ont été données, tant d'amis sont venus boire du champagne, tant d'anniversaires ont été fêtés. Devant lui, deux trous noirs le fixent. Ce regard... Insistant. Terrifiant. C'est elle. Oui, elle.

La panique le submerge. Il essaie de se lever. Impossible. Il ne peut pas bouger. Ni la tête, ni les mains, ni les pieds. Il est paralysé. Il aimerait prendre

une profonde inspiration mais il n'y parvient pas. Son organisme semble sur le point de s'arrêter. À bout de souffle, il laisse sa tête retomber sur son torse. C'est à cet instant qu'il découvre les blessures. Ses mains sont lacérées, ses bras griffés. Sur son ventre, de larges entailles laissent s'écouler des filets de sang. Dans son dos, la morsure d'une douleur insoutenable. Une brûlure qui flagelle ses omoplates.

Son regard se plante sur le crâne qui lui fait face. Sa bouche s'entrouvre pour chercher l'oxygène. Une lueur l'éblouit. Au bout: un tunnel. Incapable de lutter, il laisse la mort l'emporter. Alors il se souvient...

Mais il est trop tard pour regretter.

2

Tout passe. Tout casse. Tout lasse.

Les premiers rayons de soleil glissent entre les persiennes et frappent mon visage. Cette lumière soudaine et la chaleur qu'elle déploie me tirent de mon sommeil. J'ouvre les yeux, me redresse dans le lit et regarde le réveil. 7 heures. Je n'ai dormi que trois heures. Je soupire et m'effondre sur les draps. «Le sommeil est la clé de la réussite», répétait sans cesse mon père.

Je tourne la tête sur l'oreiller. À côté de moi, allongé sur le dos, ronfle un homme d'une quarantaine d'années. Je détaille son visage. Un nez épaté. Un sourcil plus épais que l'autre. Des points noirs dégoûtants. Hier, dans la pénombre du bar, ces défauts m'avaient échappé. Je n'ai vu qu'un mec comme je les aime : brun, grand, baraqué, mal rasé. La dégaine du type qui boit comme un trou et fume de l'herbe. Mes cheveux sont d'ailleurs imprégnés des vapeurs du joint que nous avons partagé. Il faudra une bonne douche et beaucoup de parfum pour faire disparaître cette odeur. Hors de question que Patricia, ma supérieure, ait le moindre doute à

ce sujet. Si elle venait à l'apprendre, je pourrais dire adieu à ma carrière.

L'homme avec qui j'ai partagé ma nuit – Ben, si mes souvenirs sont bons – était un illustre inconnu vingt-quatre heures plus tôt. On pourrait dire de moi que je suis une fille facile. Une traînée. Une salope. Et qu'à trente-trois ans, je suis irresponsable. Je m'en fiche. Je veux profiter de la vie. Et, surtout, ne plus jamais m'engager dans une relation sérieuse. La faute à qui ? Mon ex. Il s'est barré avec la voisine de palier et, six mois plus tard, elle accouchait de leur enfant. Dix ans d'amour qui partent en fumée. Comme ça. En un claquement de doigts. Avais-je des pressentiments ? Oui. Il avait protégé son téléphone portable avec un mot de passe, il ne mangeait plus avec moi à midi et rentrait tard le soir. Je lui ai reproché d'être de plus en plus distant jusqu'à ce qu'un jour je lui fasse part de mes doutes quant à sa fidélité. Il est entré dans une colère noire et m'a reproché de ne pas avoir confiance en lui, de ne plus l'aimer. Je me suis confondue en excuses. Il m'a rassurée, mais mes soupçons ont continué de grandir. Dès que j'abordais le sujet avec lui, j'obtenais les mêmes réponses à mes interrogations : « Tu te fais des idées. Tu es paranoïaque. Tu devrais te faire soigner. »

J'étais sans cesse tiraillée entre ce qu'il affirmait et ce que ses actes disaient. Puis je suis tombée sur cet e-mail, la preuve qu'il me trompait. Depuis des semaines, il *la* voyait. Celle qui partageait notre palier. Celle qui – tant de fois – était venue chercher du sel. Celle qui avait vidé des bouteilles de vin avec nous. Celle que jamais je n'aurais soupçonnée.

Lorsqu'il s'est retrouvé confronté à son infidélité, il n'a même pas eu le courage d'avouer. Il est allé dans notre chambre, a fait sa valise et s'est barré. Chez la voisine. Ma lâcheté l'a laissé faire. Avais-je besoin de l'entendre se justifier ? Avais-je envie de le retenir ?

La colère, la haine et la rage se sont installées dans mon cœur. J'avais des pulsions meurtrières. Elle ? Je rêvais de l'étrangler avec le cordon ombilical de son bébé. Lui ? Je voulais qu'il se jette à mes genoux pour implorer mon pardon. Indifférente à ses supplications, je m'imaginais coller mon arme de service sur sa tempe et le faire taire à tout jamais. Oui. La colère. La haine. La rage.

J'ai envisagé une vengeance plus ordinaire. Rayer sa voiture. Le ridiculiser devant ses collègues de travail. Je ne suis jamais passée à l'acte.

L'incompréhension a suivi. Puis la remise en question. Et la culpabilité. Qu'avais-je fait pour mériter une telle trahison ? Étais-je une mauvaise compagne ? N'étais-je plus assez jolie, drôle, intelligente pour lui ? Avait-il honte de moi ?

Mes copines ont essayé de me consoler. *Tu mérites mieux. Un de perdu, dix de retrouvés. Mieux vaut être seule que mal accompagnée. Bla bla bla.* Je me foutais de leur pitié.

Après des mois passés à me lamenter, la culpabilité s'est dissipée. Il était parti. Il ne m'aimait plus. Point final. Il n'y avait rien d'autre à comprendre. Restait la honte d'avoir été la cocue de service. Dès que j'y repensais, des fous rires nerveux me submergeaient, mêlés à des crises de larmes. Ce qui m'arrivait était digne des plus grands clichés véhiculés par

le cinéma. Pourquoi moi ? Ne méritais-je pas mieux qu'un stupide scénario de sitcom ?

Une profonde tristesse m'accompagnait au quotidien. Une détresse morale. Un précipice. Dans lequel je me suis jetée et duquel personne ne pouvait me sortir. Mes amies ont essayé de me tirer de ce puits sans fond, mais je repoussais leur main tendue. Elles me proposaient leur compagnie, mais je préférais la solitude. Chaque soir, vautrée dans mon canapé, je vidais autant de paquets de chips que de litres de vin blanc. Je me droguais de séries télévisées et trouvais – à travers elles – une autre existence ; une vie par procuration dans laquelle je n'avais pas échoué. Mon appartement était devenu un capharnaüm. La vaisselle traînait dans l'évier ; les détritrus s'entassaient sur la table basse ; les fringues sales s'amoncelaient sur le sol. Croiser la route d'un cafard ne m'aurait pas surprise. J'évoluais dans ma vie comme si elle n'était pas mienne. Fougueuse, elle défilait devant moi sans que je puisse l'attraper pour la remettre sur les rails. Oui, c'est exact : je déraillais.

Le médecin a insisté pour me donner un arrêt de travail, mais j'ai refusé. Bosser me maintenait à flot et me permettait de garder un semblant de vie sociale.

Un matin, sans savoir pourquoi, je me suis réveillée différente. J'avais envie de me reprendre en main. La voie de la guérison s'ouvrait sous mes pas. Pour marquer la première étape de ce renouveau, je suis montée sur la balance. J'ai frôlé l'arrêt cardiaque en découvrant que j'avais pris vingt-deux kilos. Constermée, j'ai regardé le corps qui me faisait face dans le miroir. Il n'était pas beau à voir. Des bourrelets. Un double menton. Des formes où il n'en fallait pas.

Je me suis effondrée et j'ai pleuré. Puis mon téléphone a sonné. Ma cheffe, inquiète, était à l'autre bout du fil. « Où es-tu, Audrey ? Tout va bien ? »

Il était 10 heures du matin. J'avais pleuré deux heures durant.

Je me suis précipitée dans la salle de bains. J'ai rempli la baignoire et me suis plongée dans l'eau froide. Ma peau est devenue écarlate. Mille aiguilles ont transpercé mon dos. Ma respiration s'est coupée. J'ai hurlé. Ma métamorphose était engagée.

Séchée, habillée, j'ai ressorti la trousse que je n'avais pas utilisée depuis si longtemps et j'ai maquillé mes yeux bleus. Puis je me suis observée dans le miroir. L'ancienne Audrey était partie. Une nouvelle femme l'avait remplacée. J'étais revenue de loin. D'un endroit où je me jurais de ne plus retourner.

De cette triste expérience, une blessure est restée. Elle sera toujours présente. Je ne peux que l'appriivoiser et apprendre à vivre avec elle. Désormais, elle fait partie de moi.

Ben se met à bouger. Il va bientôt se réveiller et va sans doute vouloir converser. « C'était bien cette nuit. On remet ça ? » Je vais devoir lui expliquer qu'on ne remettra rien du tout et que le revoir ne m'intéresse pas. Il va peut-être m'insulter comme certains l'ont déjà fait. Peu importe. Qu'il déguerpisse au plus vite et me laisse seule avec mon café !

Je me redresse tandis que mon hôte se retourne en tirant la couette sur son visage. Cet abruti a décidé de prolonger la nuit. Tant mieux. J'éviterai toute discussion et me contenterai d'un mot sur la table de chevet

du genre: «C'était sympa, mais je préfère qu'on en reste là.»

Je pose les deux pieds au sol et m'étire. Mon téléphone portable s'éclaire. Je m'en empare et m'isole dans la salle de bains pour décrocher.

— Allô ?

— Audrey. C'est Pat. Encore au lit ?

— Oui et non.

— Ça fait une heure que j'essaie de t'appeler !

— Désolée. J'étais sur silencieux.

— Rappelle ! On a un cadavre dans le XVI^e.

— Merde ! Donne-moi un quart d'heure.

— Non !

— Quoi ? Je n'ai pas le temps de boire un café ?

— Non. Et si tu veux mon avis, mieux vaut avoir le ventre vide avant de venir ici.

3

Variation #2

Je roule pied au plancher dans Paris et ne ralentis qu'à l'approche de l'adresse communiquée par Patricia. Je connais mal le XVI^e. Après une dizaine de demi-tours, j'arrive enfin sur les lieux du crime. La rue est bondée. Je me gare sur le trottoir, sors de ma vieille Clio, cherche ma carte de police et me glisse sous les rubans qui délimitent le périmètre de sécurité.

Daniel, gardien de la paix, se tient droit comme un *i* devant l'entrée de l'immeuble. Il tend sa grosse paluche pour me saluer. Sa poigne me brise les phalanges et m'arrache une grimace. Pour lui, c'est une marque d'affection. Il m'apprécie beaucoup. Un peu trop. Chaque fois qu'il me croise, il me raconte par le menu sa vie de famille – ses enfants sont des garnements, sa femme est toujours à la recherche d'un emploi, le chien n'aime pas ses nouvelles croquettes... Aujourd'hui ne fait pas exception mais j'abrège son monologue et me faufile dans le bâtiment haussmannien. Moulures, sculptures, colonnes, dalles en marbre... Je m'émerveille devant la richesse

de l'architecture jusqu'à ce qu'une odeur nauséabonde me prenne à la gorge.

Dans la cage d'escalier, je croise des collègues du 36. Je serre rapidement leurs mains et monte les marches quatre à quatre. J'atteins enfin le dernier étage et me retrouve devant l'appartement qui attire toutes les convoitises. Il y a du monde. Comme d'habitude. Malgré le brouhaha, je devine la voix de ma supérieure qui semble avoir une conversation houleuse dans une pièce adjacente. Je pose mon sac au pied d'un portemanteau et secoue mon chemisier pour faire retomber la température de mon corps. L'appartement est immense. Le seul hall d'entrée est presque aussi grand que mon salon. Devant moi, deux portes vitrées sont ouvertes sur la salle à manger où se concentre l'agitation. J'enfile des surchaussures, puis m'approche d'un pas assuré de la scène de crime. Au premier regard, je ne mesure ni son atrocité ni sa violence. Éclairée par les timides lueurs du matin, elle semble presque irréelle, digne d'une photographie de Gregory Crewdson.

Une immense table en chêne. Dix chaises. Dix couverts. Un bouquet de roses séchées. Une corbeille de fruits gâtés. Une carafe de vin. Un verre renversé. Une nappe blanche tachée. Le temps s'est figé sur un instant quelconque : un repas de famille. À cette table, assis sur une chaise, préside un homme nu d'environ soixante-dix ans. Des bourrelets débordent sous ses bras ; son ventre gonflé est tendu sur ses cuisses et sa peau s'est parée des couleurs de la mort. De nombreux asticots grouillent sous l'épiderme. La putréfaction est à un stade avancé, favorisée par les

températures caniculaires de l'été. Je tire la manche de ma chemise et y enfouis mon nez. L'odeur de la mort est effroyable. Certes, la vue d'un cadavre est choquante, mais les jours passent et cette vision s'estompe. L'odeur elle, reste à tout jamais. Elle vous colle à la peau, elle imprègne vos cheveux et vos vêtements. Vous avez beau vous laver deux fois, dix fois, mille fois, elle persiste. Les souvenirs olfactifs sont les pires. Ils ne vous quittent jamais.

J'enfile des gants et observe le cadavre. Je pose un index sur son poignet: le derme est sec et brunâtre. Déjà en surpoids de son vivant, la victime a pris du volume à cause de la pression des gaz. Les lividités cadavériques sont fixées sur les talons, ce qui apporte une première certitude: le corps n'a pas été déplacé. Notre homme est mort à cette table, assis sur cette chaise. Je me penche sur le visage: les asticots ont dévoré les yeux. Ils raffolent des parties molles, les hors-d'œuvre de leur repas. La Faucheuse emporte tout sur son passage, même la dignité.

Mon examen se poursuit. Je constate les sévices décrits par Patricia au téléphone. Les avant-bras sont striés de griffures. Sur le torse, des entailles profondes ont été réalisées avec une lame. Je frissonne. Combien de temps l'acharnement sur cet homme a-t-il duré? Et, surtout, était-il encore conscient? Pour moi, aucun doute: je suis face à une scène de torture. Celui qui se tient à cette table a vécu un véritable calvaire.

Je me dirige vers une fenêtre ouverte et inspire à pleins poumons. J'étouffe. Je transpire. J'aimerais être n'importe où, mais pas ici. Pour la première fois de ma carrière, je flanche. Ma vision devient floue,

comme si mon cerveau ordonnait à mes sens de se mettre en pause. Je dois me ressaisir. Fort heureusement, je suis tirée de ma torpeur par une paume robuste qui se pose sur mon bras. Une voix enjouée l'accompagne. Je l'identifie sur-le-champ et soupire de soulagement en découvrant Alain, technicien à l'identité judiciaire. Nous nous donnons une longue accolade.

— Tu as fait connaissance avec notre cadavre ?

— Oui.

— Pas très bavard, hein ?

Je souris. L'humour a toujours été le meilleur moyen de dédramatiser les pires situations. Alain excelle dans ce domaine. Travailler avec lui est une bouffée d'oxygène. Il est, de surcroît, un technicien intelligent, malin et efficace. Les enquêteurs se battent pour l'avoir dans leur équipe. Pourtant, dans quelques mois, ils devront apprendre à se passer de ses services. Alain prendra sa retraite et il nous faudra trouver quelqu'un d'aussi compétent et sympathique que lui.

— Depuis quand est-il là ?

— Moins de dix jours, me répond Alain l'air grave.

— Des signes d'effraction ?

— Non. Le meurtrier est entré dans cet appartement comme on entre dans un moulin. Les pompiers n'ont pas eu à enfoncer la porte : elle n'était pas fermée à clé.

Les questions se bousculent. La victime connaissait-elle son meurtrier ? L'a-t-elle accueilli en toute confiance sans se douter un seul instant du châtement qui l'attendait ?



Vous avez aimé ce livre ?
Il y a forcément un autre Archipoche
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur
www.archipoche.com

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/Archipoche